

# Le Centre pour l'égalité des chances, thermomètre de la société

Édouard Delruelle est directeur adjoint du Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme depuis 2007. Son mandat s'achève en juin 2013. Pour ce philosophe politique qui a toujours eu, parallèlement à sa carrière universitaire, des engagements citoyens et institutionnels (comme rapporteur de la Commission euthanasie du Comité consultatif de bioéthique en 1999, membre du Conseil Supérieur de la Justice ou rapporteur de la Commission du dialogue interculturel en 2004- 2005), c'est donc en quelque sorte le moment du bilan, alors qu'il s'apprête à réintégrer son poste académique à l'Université de Liège.

**P**our Édouard Delruelle, le rôle du Centre est certes de traiter des dossiers individuels relatifs aux discriminations et d'informer, former et sensibiliser la population, mais c'est aussi et peut-être surtout d'être un thermomètre de la société : « J'ai toujours pensé que la lutte contre le racisme n'était pas fondamentalement un problème moral, une lutte du bien contre le mal, mais un problème politique, au sens noble du terme : identifier les points de tension, de souffrance dans la société, mais aussi les opportunités et les évolutions positives. Amener la société belge à s'attaquer aux vrais problèmes de société. » C'est d'autant plus nécessaire à l'heure où l'extrême droite a fondamentalement changé son discours : « Elle ne cible plus des ' races ', mais des cultures, se présentant dorénavant comme le rempart de la démocratie et des libertés individuelles. Elle se reconstruit sur un mythe : celui de l'islamisation de l'Europe. Et ça marche : plus de 40 % des Européens pensent que les musulmans représentent une menace pour l'identité de leur pays ; près de 50 % sont opposés au port du foulard en rue et à l'édification de mosquées. » Pour ceux qui luttent contre le racisme, c'est là un vrai défi.

## LE RACISME, ENTRE DÉNÉGATION ET OBSESSION DE L'AUTRE

Mais en définitive, qu'est-ce que le racisme ? Pour le philosophe, l'expérience à la direction du Centre pour l'égalité des chances a été décisive : « Je crois que le racisme commence dès que l'autre est pour moi en trop, de trop ; dès qu'il est perçu et traité par moi comme surnuméraire, pas à sa place. Le racisme, ce n'est donc pas, comme on le dit souvent, la peur de l'étranger, de l'inconnu. Après tout, la peur de l'inconnu est un réflexe psychologique naturel. Un individu surnuméraire, c'est d'abord quelqu'un que je ne veux pas voir, que je vais rendre invisible, réduire à l'inexistence. Mais c'est aussi, contradictoirement, quelqu'un que je repère partout, que je perçois sur le mode de l'invasion. Le raciste est hanté par ce qu'il voudrait voir disparaître. L'antisémite voit des Juifs partout ; l'islamophobe est obsédé par le halâl ou les foulards. » En d'autres termes, le racisme oscille entre la dénégation qui réduit l'autre à l'état de chose insignifiante, et l'obsession qui l'érige en figure du Mal, du barbare qui va me détruire. « Le racisme est donc un mauvais réglage de notre pensée avec la réalité, un passage continu de la dénégation à l'obsession : dénégation du migrant, qui est celui qu'on ne veut pas voir, qu'on réduit à l'état de chose inutile ou insignifiante ; focalisation sur l'islam, qui fait percevoir le musulman comme un envahisseur, une menace pour notre 'civilisation'. »

## LE RACISME, SYMPTÔME D'UNE SOCIÉTÉ QUI SE DÉSAGRÈGE

Si l'on veut combattre efficacement le racisme, il faut donc constamment faire le lien entre la question spécifique des discriminations et la question générale de l'évolution de la société : « J'observe que plus une société, sur le plan matériel, social, parvient à assurer la cohésion en son sein, à réduire les écarts entre les classes et les groupes, moins les individus se fixent sur des identités et moins ils se sentent menacés. À l'inverse, moins une société forme un monde commun, car désagrégée par la concurrence et les inégalités, plus les individus ont besoin de se tourner vers des identifications exclusives. » C'est ce que montre l'histoire depuis 1945, poursuit Édouard Delruelle. « Pendant les 'Trente Glorieuses', on a vu la promotion du collectif dans l'ordre matériel, mais aussi, de façon complémentaire, la montée de l'individualisme dans l'ordre symbolique, imaginaire (libération sexuelle, déclin du nationalisme et des religions). Le racisme a alors mécaniquement régressé, avec la décolonisation et les luttes pour l'égalité civique. Mais à partir des années 80, l'offensive néolibérale inverse la dynamique : dans les rapports matériels, c'est l'individualisme qui prime, avec la mise en concurrence des travailleurs et le démantèlement de l'État social. Cela a créé chez les individus une demande compulsive de collectif, débouchant sur le national- populisme et le communautarisme. »

## ACCEPTER LA RÉALITÉ MIGRATOIRE ET SES DÉFIS

Ce qui a le plus interpellé Édouard Delruelle depuis qu'il a pris ses fonctions au Centre en 2007, c'est le refus de la Belgique d'accepter que, depuis 1948 au moins, elle est une terre de migrations. « Depuis le stop migratoire de 1974 (qui, dans les faits, a toujours été une fiction), notre pays perçoit la migration comme un fléau, et non comme une opportunité. Nous avons donc d'abord une tâche toute simple, mais difficile et périlleuse : faire accepter le fait migratoire par la population, les médias, le pouvoir politique ; sortir de cette dénégation qui fait croire qu'un contrôle plus strict des frontières pourrait diminuer les flux migratoires, alors que nous savons tous que les opérations de

police migratoire sont sans effet significatif sur ces flux. » Il y a donc une réalité à l'égard de laquelle la société belge doit ouvrir les yeux : « Le solde migratoire de 80 000 personnes, soit chaque année l'équivalent d'une ville comme Verviers qu'il nous faut accueillir et intégrer. » Or aujourd'hui, juge Édouard Delruelle, la société belge aborde très mal la question de l'intégration. Doit-on en conclure que les politiques d'intégration sont un échec, et en rendre les politiques responsables ? « Je serais plus nuancé. Si échec de l'intégration il y a, n'est-ce pas avant tout un échec collectif, sociétal ? N'est-ce pas aussi l'échec des entreprises, de l'école, des médias ? Car ce n'est pas l'État qui intègre, c'est la société. » L'erreur en la matière est peut-être d'avoir excessivement « culturalisé » la question de l'intégration. Édouard Delruelle rappelle que dans le Rapport du Commissariat Royal à la politique des immigrés de 1993, il n'est pas question de foulard, des accommodements raisonnables, des valeurs de l'Occident, etc., mais des trois piliers existentiels de toute vie sociale : l'emploi, l'enseignement et le logement. S'il y a « faute » des pouvoirs publics, c'est d'avoir négligé ces enjeux. Et à la place, d'avoir culturalisé la question de l'intégration. « Je crois entre autres qu'aujourd'hui, un enjeu majeur pour la lutte contre le racisme, c'est la situation d'exclusion et de désaffiliation des jeunes (et en particulier des jeunes hommes) issus de l'immigration. La focalisation sur le foulard fait oublier la ségrégation dont ils sont victimes, voire leur complet décrochage. C'est une vraie bombe sociale à retardement qui risque de nous exploser à la figure plus tôt qu'on ne croit. »

#### CONTRE LE RACISME, LA CITOYENNETÉ ET LA CIVILITÉ

Toujours désireux de donner son avis sur les enjeux citoyens liés à l'intégration, Édouard Delruelle ne s'est pas dérobé : « Ces dernières années, j'ai pris à titre personnel des positions qui ont parfois suscité des réactions négatives : pour un contrat d'intégration obligatoire, pour l'interdiction des signes religieux à l'école ou dans les services publics... Je ne suis pourtant pas un laïque dogmatique, ni partisan d'un modèle assimilationniste, style 'République française', versus un modèle multiculturaliste 'anglo-saxon'. La dérive islamophobe de certains milieux laïques ou féministes m'inquiète, et je sais que l'agitation autour du foulard favorise le racisme antimusulman. Mais j'estime important de comprendre que dans toutes les sphères de l'existence, avant d'être des individus avec nos choix personnels, nous sommes des citoyens qui partageons ensemble un espace commun de vie et qu'il faut soigneusement entretenir un tel espace civique. » D'où son appel à une réflexion collective sur ce qu'est la citoyenneté, mais aussi la civilité : « La civilité, c'est agir en citoyen responsable, mais c'est aussi faire preuve de politesse, de correction, respecter l'autre dans sa singularité. » Les exemples courants abondent, issus de l'expérience la plus quotidienne : « D'où vient le racisme dans le football, sinon tout simplement du manque de fair-play, de respect de l'espace commun, notamment de l'arbitre, c'est-à-dire du tiers ? C'est à l'entretien de la civilité que nous devons travailler si nous voulons lutter concrètement contre le racisme aujourd'hui », conclut le philosophe engagé. □